

POINT DE VUE

Ethique de l'expérimentation sur l'animal

Jean-Claude RUWET*

Les éditions "Médecine-Sciences" de la maison Flammarion de Paris mettent la dernière main à un vaste ouvrage de synthèse sur l'Immunologie. Il est remarquable qu'à la faveur de cette initiative, les éditeurs aient prévu une notice propre à attirer l'attention des chercheurs et expérimentateurs sur le fait qu'un animal est un être vivant méritant un respect élémentaire. Les lignes qui suivent constituent le point de vue que j'ai, à cet effet et à sa demande, adressé à notre collègue P.P. PASTORET, du laboratoire de virologie-immunologie la Faculté vétérinaire de Cureghem. Puissent ces réflexions contribuer à ouvrir quelques portes...

*
* *
*

La recherche médicale et vétérinaire est une grande consommatrice d'animaux produits et sacrifiés pour l'expérimentation au bénéfice de l'Homme. C'est là une des nombreuses formes d'exploitation que celui-ci, en toute bonne foi, exerce sur les animaux. Il y trouve des justifications philosophiques et religieuses, rationnelles ou émotionnelles. Il dispose en fait d'une position de force et exerce sa domination en toute impunité. La sensibilité différente puis l'activisme de quelques-uns se sont manifestés au travers de diverses ligues et associations de protection animale, antivivisectionnistes d'abord, prônant ensuite la reconnaissance de droits aux animaux. Cette sensibilité a gagné de vastes pans de l'opinion publique et ce mouvement gêne et agace les milieux scientifiques [3,5,7] Ce type d'opposition a été spécialement vivace dans les pays anglo-saxons, plus prompts à écouter l'opinion publique et à créer des commissions d'éthique. On considère que si la physiologie a connu au siècle passé ses premiers développements importants en France et en Allemagne, et non en Grande Bretagne, c'est parce que dans ce pays la vivisection était interdite et les scientifiques placés sous contrôle. C'est seulement vers 1870, après la découverte des anesthésiques, que la physiologie y prit son véritable essor [6].

René Descartes (1596-1650) est sans conteste le père du doute scientifique et de la démarche expérimentale; il est assurément à l'origine de la primauté accordée à l'étude des causes. En France plus qu'ailleurs, la pensée scientifique moderne est encore et toujours imprégnée des conceptions cartésiennes. Celle de l'animal-machine tout d'abord, selon laquelle les comportements les plus complexes des animaux sont réductibles à des réactions purement automatiques à des stimulations du milieu. La notion de dualité du corps et de l'âme ensuite, qui explique qu'à côté de la machine corporelle, l'homme et lui seul soit doté de spiritualité, d'intelligence, de conscience et en corollaire soit accessible à la souffrance. Du fait de la similitude des structures, l'étude des rouages du corps des

* Chaire d'Ethologie et Psychologie animale, Université de Liège, Faculté des Sciences, Institut de Zoologie, 22 Quai Van Beneden, B4020 Liège, Belgique.
Septembre 1988.

animaux est précieuse pour la compréhension du corps humain, mais du fait de la dualité du corps et de l'âme, l'étude du comportement des animaux serait impropre à éclairer le psychisme humain... et notamment le concept de souffrance. La cassure entre animalité et humanité ne peut être plus astucieusement cristallisée. La Mettrie (1709-1751), d'abord partisan de ces conceptions, s'en éloigna dans son *Histoire naturelle de l'âme* (1745), ouvrage révolutionnaire où il expose, par son expérience vécue, que la pensée, le psychisme, le raisonnement ont une base organique et où il souligne que la continuité entre l'animal et l'homme est non seulement corporelle mais aussi mentale [1]. Il développe ces notions, qui contiennent en germe celles de l'évolution, dans ses *Réflexions philosophiques sur l'origine des animaux* (1750). L'utilisation des animaux pour l'étude des mécanismes et des fonctions anatomiques et physiologiques ne cessera de s'amplifier, y compris dans le domaine du système nerveux, sans pour autant que les chercheurs considèrent valablement la souffrance animale et s'y arrêtent. Quelle différence en effet y a-t-il aujourd'hui, quels progrès avons-nous accomplis depuis qu'à ses détracteurs qui lui reprochaient d'infliger des souffrances à un chien dans ses expériences de vivisection, Malebranche (1638-1715) répondait "De quoi vous étonnez-vous ? Et pourquoi le plaignez-vous ? Ce ne sont que poulies et rouages qui grincent...". De plus en plus nombreux en effet sont les physiologistes contemporains qui ne parlent même plus d'animaux : pour eux, une souris, un lapin, une caille élevés et produits en laboratoire ne sont pas des animaux, mais des **systèmes** ou des **modèles biologiques**, des **préparations expérimentales**. Façon commode de nier, en regard des séries anonymes de ces "préparations", qu'ils ont affaire à des êtres vivants.

Les principes déontologiques les plus évidents avaient pourtant été énoncés dès 1831 par un pionnier de la physiologie, le neurologue britannique Marshall Hall, qui a détaillé les règles à respecter avant d'entreprendre une expérience sur l'animal [6]. Elles conservent toute leur actualité. Essentiellement, il s'agissait de s'assurer que l'expérience projetée est indispensable à l'acquisition d'une connaissance précise utile au progrès scientifique et médical et seule susceptible de la fournir, de soumettre le projet au jugement des pairs, de faire circuler l'information pour éviter les duplications et répétitions. Peut-on être assuré que de telles prescriptions ont toujours été appliquées ? Elles ne visent toutefois qu'à éviter l'infliction de douleurs "inutiles" et surtout, à bannir le gaspillage. La légitimité de l'utilisation de l'animal à des fins expérimentales n'est pas mise en doute.

Qu'on nous entende bien. Il ne s'agit pas dans cette courte note de dresser un cadre déontologique nouveau de l'expérimentation sur l'animal et de révéler des méthodes alternatives, mais d'essayer de comprendre et de rapprocher des contraires : l'indifférence et l'insensibilité, parfois voulues et peut-être nécessaires, des chercheurs, et la sensibilité, la sensiblerie diront certains, des protectionnistes.

C'est une évidence qu'en regard de l'histoire humaine, de l'Antiquité à nos jours, notre cercle de compassion n'a cessé de s'élargir, s'étendant progressivement à toutes les classes sociales, à tous les peuples, aux animaux eux-mêmes. Cette tendance n'a été possible qu'en raison de l'élévation des niveaux de vie et du recul du spectre de la maladie et de la mort qui, jusqu'il y a peu, faisait partie des perspectives et du vécu quotidien de chaque homme et de chaque femme. Ces progrès sont le fait de la recherche, en particulier de l'expérimentation sur l'animal. William Paton, pharmacologiste oxfordien, se demande dès lors s'il n'est pas justifié de tolérer quelque souffrance aujourd'hui, puisque c'est pour garantir moins de souffrance demain, tant pour l'animal que pour l'homme [6].

C'est un fait que le cercle de compassion des hommes subit des gonflements et des contractions au gré des circonstances. La mise au point et la production du vaccin Salt contre la poliomyélite, un fléau de l'immédiat après-guerre, a nécessité le sacrifice de 1 500 000 macaques rhésus; quand on sait que pour un singe en laboratoire, cinq autres au moins ont péri dans les captures et le transport, l'holocauste s'élève à plus de 7 000 000 de spécimens [4]. Après cette alerte, la défense des droits de l'animal a pris de l'extension dans les années soixante-dix. Aujourd'hui que l'humanité est confrontée au

spectre de l'immunodéficience acquise, à quels compromis la population n'est-elle pas disposée ?

C'est un fait aussi que la recherche médicale et vétérinaire sur l'animal profite aux animaux. Je ne pense pas à ceux qui sont produits pour notre consommation; mais aux animaux de compagnie comme aux animaux sauvages. Aujourd'hui, on ne massacre plus les renards, considérés comme le réservoir naturel du virus de la rage sylvatique : on les vaccine [2]. On ne massacre plus non plus les animaux sauvages africains (élans, gnous, antilopes) suspectés d'apporter des maladies aux élevages de bovins domestiques; les situations démographiques s'étant inversées, les animaux sauvages raréfiés confinés dans des réserves sont menacés par les maladies frappant les animaux des élevages qui entourent leur domaine, et ils ne doivent désormais leur salut qu'à des campagnes de vaccination, fruits de la recherche expérimentale sur l'animal.

Si on raisonne en ces termes, il est clair que chacun y trouvera matière à apaiser sa conscience. Or ce n'est pas suffisant; ce dont il s'agit, c'est d'éveiller la conscience des chercheurs utilisateurs d'animaux au fait que ces derniers, fussent-ils produits dans les laboratoires, ont une existence propre et ont droit au respect de leur intégrité [5,7].

Les zoologistes eux-mêmes ont mis longtemps à accéder à cette notion de la personnalité de l'animal. A l'origine, ils ne s'intéressaient aux animaux qu'en tant que spécimens à cataloguer par référence à des types formolisés, épinglés et étiquetés dans les nécropoles des muséums. Mais les recherches les plus récentes des éthologistes conduisent d'une part, à admettre que toute une série de capacités que nous considérons comme le propre de l'homme existent déjà à des degrés divers chez les animaux et, d'autre part, à prendre ceux-ci en considération non pas en tant que représentants anonymes d'une espèce donnée, mais en la qualité d'individus ayant une personnalité propre. Par l'observation des animaux évoluant librement dans leur milieu et au sein de leur groupe familial et social, par comparaison avec ce que nous savions de leur comportement exhibé dans des cages et dans nos animaleries, on a pu mesurer l'écart existant entre un animal sain et normal et un animal aliéné et torturé. On a pu réaliser ce que signifiait en captivité une série d'indices d'ennui, d'inconfort, de stress, d'angoisse dont des degrés croissants conduisent à des comportements maniaques, des stéréotypies, des automutilations, de l'anorexie, voire à la mort. On s'est rendu compte dans la nature de la complexité des systèmes sociaux et de communication, de la subtilité des liens d'affiliation, de l'étroitesse et de la durabilité des liens filiaux, de l'étendue de la gamme des émotions et de leur expression, des aptitudes cognitives, des capacités d'apprentissage, des ébauches de véritables langages, de la diversité des types d'association tels que les alliances, les coopérations, l'altruisme, tous faits qui réassurent les conceptions sur la continuité entre l'animal et l'homme [3,5,7]. Par la masse croissante de leurs travaux en ces domaines, dans la ligne et le prolongement de ceux des pionniers de leur discipline - Konrad Lorenz, Karl von Frisch et Niko Tinbergen - honorés d'un Prix Nobel de Médecine et de Physiologie en 1973, les éthologistes se penchent aujourd'hui sur les animaux en tant qu'ils représentent chacun une personne, c'est-à-dire un être doté de sa propre personnalité. Il est important que les chercheurs utilisateurs d'animaux prennent conscience de cette percée.

Qu'un ouvrage d'immunologie présente un paragraphe sur l'éthique de l'expérimentation sur l'animal est en soi encourageant. Que cette innovation soit le fait des immunologistes n'est toutefois pas fait pour étonner. Qui mieux qu'eux en effet, spécialisés qu'ils sont dans l'étude des bases biologiques de l'identité, de la reconnaissance et de la défense de soi, est apte à saisir la notion de personnalité et de conscience du soi dont les plus avancés des éthologistes commencent à multiplier les exemples chez l'animal.

Bibliographie

1. BOAKES R. *From Darwin to Behaviorism : psychology and the minds of animals.* Cambridge University Press, Cambridge, 1984, 280 pages.
2. BROCHIER B *et al.* La vaccination antirabique du renard en Belgique : résultats obtenus à l'issue de trois campagnes. *Cah Ethol Appl*, 1987, 7 : 397-406.
3. FOX MW, MICKLEY LD (Ed). *Advances in Animal Welfare Science 1985-86.* The Humane Society of the United States, Washington, 1985, 304 pages.
4. HARRISSON B, ROTH WT. Les problèmes de conservation des primates en laboratoire. *Bull UICN*, 2 : 120-121.
5. MILLER HB, WILLIAMS WH (Ed). *Ethics and Animals.* Humana Press, Clifton, 1983, 400 pages.
6. PATON W. *Man and Mouse : Animals in Medical Research.* Oxford University Press, Oxford, 1984, 180 pages.
7. RUWET JCl. Une nouvelle éthique pour nos rapports avec les animaux : le combat de Peter Singer pour l'extirpation de l'espécisme. *Cah Ethol Appl*, 1981, 1 : 105-117.